





AU BONHEUR  
DES FILLES

DU MÊME AUTEUR

*Mange, prie, aime*, Calmann-Lévy, 2008

*Le Dernier Américain*, Calmann-Lévy, 2009

*Mes alliances : histoires d'amour et de mariages*,  
Calmann-Lévy, 2010

*La Tentation du homard*, Calmann-Lévy, 2011

*L'Empreinte de toute chose*, Calmann-Lévy, 2014

*Comme par magie*, Calmann-Lévy, 2016

ELIZABETH GILBERT

AU BONHEUR  
DES FILLES

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Christine Barbaste*

CALMANN  
LÉVY

*Titre original :*

CITY OF GIRLS

Première publication : Riverhead Books,  
une division de Penguin Random House LLC,  
New York, 2019

© Elizabeth Gilbert, 2019

Tous droits réservés

*Pour la traduction française :*

© Calmann-Lévy, 2020

COUVERTURE

Conception graphique : Grace Han

*Adaptation :* Alistair Marca

ISBN 978-2-7021-5744-2

*Pour Margaret Cordi,  
mes yeux, mes oreilles, mon amie adorée*





« Faites des bêtises, mais faites-les  
avec enthousiasme<sup>1</sup>. »

COLETTE

---

1. *Lettres à sa fille (1916-1953)*, Gallimard, 2003.



*New York, avril 2010*

J'ai reçu une lettre de sa fille, l'autre jour.

Angela.

J'avais souvent pensé à Angela au cours des années passées, mais cette lettre n'était que notre troisième contact direct.

Le premier remontait à 1971, l'année où j'avais réalisé sa robe de mariée.

Le deuxième datait de 1977 : elle m'avait écrit pour m'annoncer la mort de son père.

Cette fois, elle prenait la plume pour m'informer du décès de sa mère. Je ne sais pas trop à quelle réaction de ma part elle s'attendait. Elle se doutait peut-être que cette nouvelle allait me remuer. Pour autant, je ne soupçonne Angela d'aucune intention malveillante. Elle n'est pas comme ça. C'est quelqu'un de bon. Et surtout, bien plus important, d'intéressant.

Il n'empêche, apprendre que sa mère avait vécu tout ce temps a été une sacrée surprise. Je la supposais disparue depuis longtemps comme tant et tant d'autres, hélas. Mais pourquoi m'étonner de la longévité de quiconque quand moi-même je me cramponne à l'existence telle une bernacle à la quille d'un bateau ? Pourquoi serais-je la seule vieille femme qui continue à déambuler dans New York de son pas chancelant, en se refusant catégoriquement à abandonner sa vie ou ses biens immobiliers ?

De la lettre d'Angela, cependant, c'est la dernière phrase qui m'a affectée le plus.

« Vivian, m'écrivait-elle, maintenant que ma mère n'est plus là, je me demandais si vous accepteriez de me raconter qui vous étiez pour mon père. »

Ah.

Qui étais-je pour son père ?

Lui seul aurait pu répondre à cette question. Et puisqu'il a choisi de ne jamais parler de moi avec sa fille, ce n'est pas à moi de dire à Angela qui j'étais pour lui.

En revanche, je peux lui dire qui il était pour moi.

À l'été 1940, alors que je n'étais qu'une jeune écervelée de dix-neuf ans, mes parents m'envoyèrent vivre à New York, chez ma tante Peg, qui possédait une compagnie théâtrale.

Vassar College venait de me dispenser de poursuivre mes études au motif que je n'avais jamais assisté aux cours, et avais donc échoué à tous mes examens, sans exception, de première année. J'étais moins obtuse que pouvaient le laisser croire mes notes mais, apparemment, ça n'aide vraiment pas de ne pas étudier. En y repensant, je me demande bien à quoi j'occupais toutes ces heures que j'aurais dû passer en cours. Sans doute, me connaissant, à me préoccuper excessivement de mon apparence. (Je me souviens très bien que cette année-là, justement, j'avais très à cœur de maîtriser la technique des *victory rolls*, un vrai défi en soi, pour un style de coiffure qui *n'était pas très Vassar*.)

Je n'avais jamais trouvé ma place au sein de cette faculté. Il y avait pourtant l'embarras du choix. On pouvait croiser toutes sortes de filles et de bandes. Mais aucune n'avait stimulé ma curiosité, et je ne m'étais reconnue dans aucune d'elles. Cette année-là, à Vassar, il y avait la clique des révolutionnaires, reconnaissables à leurs austères pantalons noirs, et qui débattaient d'un soulèvement international. Le sujet ne m'intéressait pas. (Et ne m'intéresse toujours pas. En revanche, les pantalons noirs m'avaient tapé dans l'œil. Je les trouvais étrangement chics, sauf quand les poches faisaient des renflements disgracieux.) L'université comptait aussi dans ses rangs d'audacieuses pionnières, qui se destinaient à l'exercice de la médecine ou du droit, bien avant que les femmes n'accèdent en masse à ces carrières. Ces filles-là auraient dû piquer mon intérêt, mais il n'en fut rien (et ce, avant tout, parce qu'à mes yeux elles se ressemblaient toutes, avec

leurs jupes en laine informes qui semblaient taillées dans de vieux pulls, un détail qui à lui seul me déprimait).

Les effectifs de Vassar n'étaient cependant pas entièrement dénués de glamour : il y avait par exemple ces jolies médiévistes fleur bleue et au regard de biche ; ces amatrices d'art imbues de leur longue chevelure ; ces filles d'excellent pedigree et aussi racées que des lévriers. Mais je ne m'étais liée d'amitié avec aucune d'entre elles. Peut-être parce que je sentais, confusément, que toutes étaient plus intelligentes que moi. (Ce n'était pas entièrement de la paranoïa juvénile ; je maintiens aujourd'hui encore que toutes mes condisciples de Vassar me surpassaient en intelligence.)

Franchement, je ne comprenais pas ce que je faisais à la fac, hormis sacrifier à une destinée dont personne ne s'était donné la peine de m'expliquer le but. On me serinait depuis ma plus tendre enfance qu'un jour j'étudierais à Vassar, mais pour quoi faire ? Quel bénéfice étais-je censée en retirer, exactement ? Pourquoi devais-je cohabiter dans cette petite chambre malodorante avec une sincère future réformatrice sociale ?

À ce moment-là, de toute façon, je n'en avais déjà que trop soupé, des études. L'enseignement que m'avait dispensé pendant toutes ces années l'Emma Willard School for Girls et ses brillantes diplômées de l'une ou l'autre des Sept Sœurs ne suffisait donc pas ? J'étais pensionnaire depuis l'âge de douze ans ; peut-être avais-je le sentiment d'avoir purgé ma peine. Combien de livres faut-il lire pour prouver qu'on est capable d'en lire un ? Je sais déjà qui est Charlemagne, alors fichez-moi la paix, telle était ma vision des choses.

De surcroît, peu après la rentrée de ma funeste première année universitaire, j'avais découvert un bar, à Poughkeepsie, qui servait jusque tard dans la nuit de la bière bon marché au son d'un orchestre de jazz. Comme j'avais mis au point un plan astucieux pour m'évader discrètement du campus, qui impliquait de laisser une fenêtre ouverte dans les toilettes, et de cacher une bicyclette à proximité (j'étais le cauchemar de la surveillante du dortoir), je fréquentais assidûment ce lieu. J'avais par conséquent un peu de mal à assimiler les conjugaisons latines au saut du lit puisque le matin, en général, j'avais la gueule de bois.

Ce n'était cependant pas le seul obstacle.

Il me fallait bien trouver le temps de fumer toutes ces cigarettes, par exemple.

En deux mots, j'étais très occupée.

Voilà comment sur une promotion de trois cent soixante-deux brillantes étudiantes, je décrochai la trois cent soixante et unième place – un exploit qui fit dire à mon père, horrifié: « Doux Jésus, mais qu'a donc fait l'autre fille? » Il se trouve que la malheureuse avait contracté la polio. Vassar, et c'était de bonne guerre, me renvoya alors dans mes pénates, en me priant poliment d'y rester.

Ma mère ne savait pas quoi faire de moi. Notre relation n'était pas des plus étroites, même dans les périodes de beau fixe. Elle était une mordue d'équitation, et comme je n'étais ni un cheval ni fascinée moi-même par les chevaux, nous n'avions jamais eu grand-chose à nous dire. Maintenant, en prime, à cause de mon échec, je lui faisais honte, et ma vue lui était presque insupportable. Contrairement à moi, ma mère avait plutôt bien réussi à Vassar, d'où elle était sortie diplômée d'histoire et de littérature française en 1915. Cette sacro-sainte institution m'avait admise en son sein grâce à son parrainage – et à ses généreuses contributions annuelles – et qu'avais-je fait de cette chance? Chaque fois qu'on se croisait dans les couloirs de la maison, ma mère, tel un diplomate de carrière, me gratifiait d'un hochement de tête, poli mais glacial.

Si mon père était tout autant désemparé, la gestion de sa mine d'hématite l'empêchait toutefois de se tracasser outre mesure pour l'avenir de sa fille. Je l'avais déçu, certes, mais il avait pour l'heure de bien plus gros soucis. En tant qu'industriel et isolationniste convaincu, il craignait pour la bonne marche de ses affaires l'intensification de la guerre en Europe.

Quant à mon frère aîné, Walter, il était à Princeton, en train d'accomplir sûrement de grandes choses, et il ne se souciait guère de moi sinon pour désapprouver mon comportement irresponsable. Walter n'avait jamais rien fait d'irresponsable de sa vie. Au pensionnat, ses camarades lui vouaient un tel respect qu'ils l'avaient surnommé – je n'invente rien – l'Ambassadeur. Il faisait des études d'ingénieur afin de bâtir des infrastructures utiles à ses semblables partout dans le monde. (On peut ajouter à la litanie de mes péchés que je n'étais pas certaine de vraiment connaître le sens du mot « infrastructure ».)

Walter et moi n'avions que deux ans de différence, mais nous n'étions plus des camarades de jeu depuis fort longtemps. Mon frère avait remis ses joujoux vers l'âge de neuf ans, et sa petite sœur avec. Je ne faisais pas partie de sa vie, et je le savais.

Mes amies, elles aussi, allaient de l'avant. L'avenir avait pour nom fac, travail, mari, âge adulte, autant de projets qui ne m'intéressaient pas, et que je ne comprenais pas. Il n'y avait donc personne alentour pour se préoccuper de mon sort, ou me distraire, et je me morfondais d'un ennui aussi mordant que des crampes d'estomac. Je passais mes journées à lancer une balle de tennis contre le mur de notre garage en sifflant *Little Brown Jug*, en boucle. Au bout de quinze jours, mes parents, excédés, m'expédièrent à New York, chez ma tante, et franchement, qui aurait pu le leur reprocher ?

Certes, ils s'inquiétèrent peut-être à l'idée que la grande ville puisse faire de moi une communiste, ou une droguée, mais tout valait mieux sans doute que d'écouter leur fille faire rebondir une balle contre un mur pour le restant de l'éternité.

Voilà donc ce qui m'amena à New York, Angela, New York, où tout a commencé.

L'expédition de la jeune délinquante se fit par train, et pas n'importe quel train : le mythique Empire State Express. Cet engin tout de chrome étincelant allait me livrer à bon port, directement d'Utica, où je fis poliment mes adieux à mes père et mère, avant de tendre mon bagage à un porteur, un geste qui me procura un sentiment d'importance. Je passai la totalité du voyage au wagon-restaurant, à siroter du lait malté et à grignoter des poires au sirop, tout en fumant des cigarettes et en feuilletant des magazines. J'étais bannie, certes, mais bannie avec style tout de même !

Les trains étaient tellement mieux en ce temps-là, Angela.

Je vais m'employer, je te le promets, à ne pas rabâcher combien tout était bien mieux à mon époque. Quand j'étais jeune, je détestais entendre les gens âgés ronchonner de la sorte (*Tout le monde s'en fiche ! Votre âge d'or n'intéresse personne, espèce de vieille pie !*) et je tiens à t'assurer une chose : je suis parfaitement consciente qu'à maints égards, les années quarante n'avaient rien d'enviable. L'efficacité des déodorants et des climatiseurs, par exemple, laissait tellement à désirer



que tout le monde puait, surtout en été, et puis, bien sûr, nous avons aussi eu Hitler. Mais les trains, incontestablement, étaient mieux, en ce temps-là. Quand as-tu pu, toi, pour la dernière fois, siroter un lait malté en fumant une cigarette à bord d'un train ?

J'étais montée dans ce train vêtue d'une pimpante petite robe en rayonne : un imprimé d'alouettes sur fond bleu, des nervures jaunes autour de l'encolure, une jupe relativement étroite mais dotée de profondes poches rentrées. Si je garde un souvenir très précis de cette robe, c'est d'abord parce que j'ai une mémoire infailible en ce qui concerne les vêtements, les miens comme ceux des autres, mais aussi parce que je l'avais réalisée moi-même. Et je m'étais très bien débrouillée. La jupe à mi-mollet, coupée dans le biais, avait un tombé très suivez-moi-jeune-homme, et je me souviens que j'avais cousu une double épaisseur d'épaulettes dans le fol espoir de ressembler à Joan Crawford. Je doute que ça ait marché : avec mon modeste chapeau cloche et le sac à main bleu tout simple emprunté à ma mère (et rempli de cosmétiques, de cigarettes et de pas grand-chose d'autre), je ressemblais moins à une sirène de grand écran qu'à ce que j'étais en réalité : une pucelle de dix-neuf ans s'en allant rendre visite à une parente.

Deux imposantes valises accompagnaient cette pucelle à New York. Dans l'une se trouvaient mes vêtements, tous soigneusement pliés dans du papier de soie ; l'autre renfermait des tissus, des galons et autres fournitures de couture qui me permettraient de réaliser d'autres toilettes. Car m'accompagnait également une caisse trapue qui abritait ma machine à coudre, une bête lourde, peu maniable, malaisée à transporter. Mais cette machine était ma belle et fantasque âme sœur, sans laquelle je ne pouvais vivre

Elle m'avait donc suivie.

Cette machine à coudre, et tout ce qu'elle m'apporta par la suite dans ma vie, était un cadeau de grand-mère Morris. Parlons donc un peu d'elle.

Peut-être le mot « grand-mère » fait-il surgir dans ton esprit, Angela, l'image d'une adorable et frêle vieille dame aux cheveux blancs. Oublie cette vision. Ma grand-mère était une grande femme au tempérament passionné, une coquette vieillissante qui se teignait

les cheveux en brun acajou et traversait la vie dans un panache de parfum et de cancons, costumée comme pour une parade de cirque.

Il n'existait au monde de femme plus haute en couleur, au propre comme au figuré. Grand-mère Morris affectionnait les robes longues en velours frappé et les couleurs sophistiquées: ce que le commun des mortels dépourvu d'imagination voit rose, bordeaux ou bleu était pour elle « rose cendré », « rouge cordouan » ou « bleu della Robbia ». Elle avait les oreilles percées, une rareté pour les dames respectables, en ce temps-là, et ses luxueux coffrets à bijoux débordaient de chaînes, bracelets et boucles d'oreilles où les breloques s'enchevêtraient aux bijoux précieux. Elle avait un ensemble de sport réservé aux promenades en voiture dans la campagne, et ses chapeaux étaient si volumineux qu'au théâtre ou au cinéma il leur fallait leur propre siège. Elle aimait beaucoup les chatons, et les cosmétiques vendus par correspondance; les faits-divers sensationnels qui s'étaient dans les journaux à scandale la passionnaient; et elle jouissait d'une petite réputation de poétesse romantique. Mais, plus que tout, ma grand-mère adorait les intrigues dramatiques. Elle ne ratait aucune des pièces, aucun des spectacles qui passaient en ville. Elle aimait également le cinéma, et m'invitait souvent à l'accompagner car nous avions exactement les mêmes goûts. Nous étions l'une comme l'autre attirées par les aventures d'innocentes jouvencelles en longues robes vaporeuses, enlevées par des hommes patibulaires coiffés de chapeaux sinistres, puis sauvées par de vaillants héros au menton fier.

Je l'adorais, forcément.

Mais ce sentiment n'était pas partagé par le reste de la famille. Ma grand-mère faisait honte à tout le monde, sauf à moi. Elle embarrassait et hérissait tout particulièrement sa belle-fille, ma mère, qui n'avait rien d'une personne frivole, et qui un jour l'avait taxée d'« éternelle damoiselle en pâmoison ».

Mère, faut-il le préciser, n'était pas connue pour sa poésie romantique.

Mais c'est grand-mère Morris qui m'apprit à coudre.

Elle-même était une couturière hors pair (elle avait été formée par sa propre grand-mère, une immigrante galloise qui avait réussi, en grande part grâce à ses talents d'aiguille, à se hisser du rang de

domestique à celui de citoyenne américaine prospère) et elle espérait me passer le flambeau. Aussi, quand nous n'étions pas en train de sucer des caramels dans une salle de cinéma, ou chez elle à lire à voix haute des articles des magazines sur la traite des Blanches, nous cousions. Et c'était une affaire sérieuse. Grand-mère Morris ne craignait pas d'exiger de ma part de l'excellence. Elle cousait dix points sur un vêtement, puis me demandait de coudre les dix suivants – et s'ils ne rivalisaient pas de perfection avec les siens, elle les défaisait et m'obligeait à recommencer. Sous sa houlette, j'appris à manipuler et à dompter la résille ou la dentelle, jusqu'à n'être plus intimidée par la moindre étoffe, si caractérielle fût-elle. Mais aussi à travailler le bâti, la coupe, le matelassage. À douze ans, j'étais capable de réaliser un corset dans les règles de l'art – même si plus personne, hormis grand-mère Morris, n'avait l'usage d'un corset à baleines depuis les années dix.

Devant la machine à coudre, elle pouvait se montrer sévère, mais jamais je ne regimbais. Si ses critiques me piquaient au vif, elles ne me blessaient pas. Les vêtements me fascinaient suffisamment pour que je veuille apprendre, et je savais que grand-mère Morris ne cherchait qu'à encourager mes aptitudes.

Ses compliments étaient rares, mais ils nourrissaient mes doigts, qui gagnèrent en habileté.

J'avais treize ans lorsque grand-mère Morris m'offrit la machine à coudre qui embarquerait avec moi à bord du train pour New York. C'était une Singer 201 noire, aux courbes gracieuses et à la puissance meurtrière. (Elle cousait même le cuir ; j'aurais pu tapisser les sièges d'une Bugatti !) À ce jour, jamais je n'ai reçu meilleur cadeau. La Singer m'avait suivie à l'Emma Willard School, où elle m'avait procuré un énorme pouvoir au sein de cette communauté de jeunes pensionnaires privilégiées qui voulaient toutes être bien habillées mais n'avaient pas nécessairement des doigts de fée. Le bruit n'ayant pas tardé à courir que je pouvais coudre n'importe quoi, les filles n'avaient eu de cesse de toquer à ma porte pour me supplier de donner quelques centimètres à une ceinture trop étroite, de ravauder une couture, de reprendre à leur taille la robe de cocktail portée par leur aînée la saison précédente. J'avais passé mes années de pensionnat penchée sur cette Singer comme un mitrailleur sur son engin, mais le

jeu en valait la chandelle. J'étais devenue populaire, et franchement, au pensionnat ou ailleurs, c'est la seule chose qui compte.

Je dois préciser tout de même que si ma grand-mère tenait tant à m'apprendre à coudre, c'est aussi parce que j'avais une morphologie peu commune. Depuis mon plus jeune âge, j'étais trop grande, trop maigre, et l'adolescence n'avait rien arrangé à l'affaire. Ma poitrine tardait à se développer, et mes membres étaient comme de jeunes arbres qui auraient poussé sur un buste interminable. Aucun vêtement du commerce ne serait jamais seyant sur un corps pareil. Et grand-mère Morris, bénie soit-elle, m'apprit comment m'habiller pour flatter ma grande taille, plutôt que de me donner l'air d'être montée sur échasses.

Je ne cherche pas ici à faire de l'autodérision. Je relaie simplement un fait relatif à mon physique : j'étais une grande perche, voilà tout. Et si tu crois entrevoir la suite de l'histoire – le vilain caneton qui part à la grande ville et découvre qu'en fin de compte il est beau – sois sans crainte, Angela, il ne s'agit pas de ça.

J'étais belle. Je l'avais toujours été.

Et, de plus, je l'avais toujours su.

Ma beauté est à coup sûr la raison pour laquelle, tandis que je dégustais mon lait malté et mes poires au sirop dans la voiture-restaurant de l'Empire State Express, un bel homme ne me quittait pas des yeux.

Il finit par m'aborder en me demandant la permission de m'offrir du feu. Je le laissai allumer ma cigarette. Puis il s'assit à ma table et commença à flirter. J'étais aux anges, mais ne sachant pas comment répondre à ses avances, je fixai obstinément la fenêtre, en feignant d'être perdue dans mes pensées, sourcils légèrement froncés pour parfaire la pose. J'avais probablement l'air myope et perdue tout court, et cette scène aurait pu prendre une tournure encore plus embarrassante si je ne m'étais pas laissée absorber pour de bon par mon reflet. Cette contemplation m'occupa un long moment. (Pardonne-moi, Angela, mais cette fascination pour sa propre apparence est indissociable du fait d'être jeune et belle.) Tout séduisant qu'il fût, cet inconnu peinait à rivaliser d'intérêt avec le tracé de mes sourcils. Certes, je l'avais travaillé avec soin et le résultat m'enchantait – il me *captivait*, même – mais il se trouve que cet été-là je m'entraînais à hausser un

seul sourcil, comme Vivien Leigh dans *Autant en emporte le vent*. Tu t'en doutes, cela exigeait de la concentration, et tu comprends mieux pourquoi je ne vis pas le temps filer.

Quand je me détachai enfin de mon reflet, nous étions déjà entrés dans Grand Central Station, ma nouvelle vie était sur le point de commencer, et le bel homme avait disparu depuis belle lurette.

Mais ne t'inquiète pas, Angela, il y en aurait quantité d'autres à venir.

Ah! Je dois aussi te dire, au cas où tu te demanderais ce qu'elle était devenue, que grand-mère Morris nous avait quittés presque un an plus tôt, en août 1939, quelques semaines avant ma rentrée à Vassar. Sa mort n'avait pas été une surprise – sa santé déclinait depuis plusieurs années – mais la perte de celle qui avait été tout à la fois ma meilleure amie, mon mentor et ma confidente m'avait dévastée.

Et tu sais quoi, Angela? Ce profond chagrin n'est peut-être pas sans rapport avec mes piètres résultats universitaires. Peut-être n'étais-je pas, tout compte fait, une étudiante si médiocre. Peut-être avais-je été simplement *triste*.

N'est-ce pas curieux? Je viens tout juste de faire le lien... C'est fou le temps qu'il faut, parfois, pour comprendre les choses.